

Azouz Begag

Le gone du Chaâba

Moustaf m'a réveillé tôt comme à chaque fois que nous allons travailler au marché. La vieille des salades à 50 centimes n'est plus qu'un souvenir. Maintenant, nous sommes travailleurs indépendants. Nous vendons la nature au marché de Croix-Luizet: muguet, lilas, coquelicots, gui, houx... Tout ce qui peut rapporter quelques pièces.

– Achetez mes lilas. 1 franc le bouquet, 2 francs les trois bouquets. Achetez mes beaux lilas!

Ce matin, je vends des fleurs, seul, installé au milieu des marchands de fruits et légumes. Moustaf est placé un peu plus loin. Lui ne crie rien, mais il m'oblige à le faire pour attirer des clients. Rabah et ses frères sont là aussi, mais en tant que concurrents, cette fois.

Le marché, c'est pas mon fort, mais avec le lilas, on gagne beaucoup d'argent, au moins 30 francs par matinée. Moustaf me laisse quelques pièces. Il donne le reste à notre mère.

– Donnez-moi deux bouquets! me dit une vieille dame en s'arrêtant brusquement devant moi.

Je me baisse pour saisir les fleurs déposées à terre. Alors elle met la main dans mes cheveux, tripote une bouclette et me félicite:

– Quels jolis cheveux vous avez!

Je reste perplexe devant son sourire. Les bouquets à la main, elle poursuit son chemin en se retournant tous les trois mètres.

– Donnez-moi deux bouquets, s'il vous plaît!

– Oui, m'sieur! Lesquels vous voulez?

Je choisis deux bouquets au hasard et les tends à l'homme en le regardant dans les yeux, encore sous le choc du compliment de la vieille dame. Soudain, mon bras tendu, au bout duquel sont accrochés les deux bouquets, fléchit sous un second choc. M. Grand, mon maître, là, juste en face de moi. Je vacille. Il s'empare des

bouquets, en souriant. Rouge de honte, je baisse mon regard et me fais tout petit dans mon pantalon de velours trop large.

Le maître n'a pas de mal à deviner mon émoi.

– Bonjour, Azouz! Combien je vous dois?

Que faire? Me sauver, peut-être? Non. Il va croire que je n'ai pas ma raison. Je suis coincé de bas en haut, incapable de sortir le moindre mot. Il me prend la main, y dépose trois pièces de 1 franc et me rend les bouquets de lilas avant de disparaître au milieu du marché. J'ai dû perdre au moins dix de mes vingt kilos. Lorsqu'il a disparu derrière les étalages, je cours voir Moustaf:

– Je m'en vais. J'arrête. Je retourne au Chaâba, lui dis-je.

– T'es devenu fou ou quoi? Tu vas retourner à ton coin!

– Non, je m'en vais!

Et je m'enfuis en direction de la maison, abandonnant mes fleurs sur le marché.

Comment vais-je faire, lundi, en retrouvant mon maître à l'école?

Que faut-il lui dire? Va-t-il parler de ce qu'il a vu devant tous les élèves de la classe? La honte! Je crois que le hasard m'a joué un très mauvais tour. Est-ce que c'est bien, pour la morale, d'aller vendre sur le marché des fleurs qu'on a seulement cueillies dans la forêt? Non. Quand on est bien élevé, on ne fait pas des choses comme celle-là. D'ailleurs, au marché, il n'y a pas de petits Français qui vendent des lilas, seulement nous, les Arabes du Chaâba.

J'ai passé l'après-midi à me tourmenter l'esprit. Je n'ai pas vu le dimanche s'enfuir.

Le lundi matin, après une nuit terrible, j'ai retrouvé M. Grand, non sans avoir pris garde de contourner le directeur et son équipe. Avant d'entrer dans la salle, il m'a glissé quelques mots gentils à l'oreille pour me mettre à l'aise. Je sais maintenant que je lui

ai fait pitié. Il a dû se dire: «Ce petit étranger est obligé d'aller travailler sur les marchés pour aider ses parents à s'en sortir! Quelle misère et quel courage!» J'ai été très heureux, conscient d'avoir marqué des points alors que je craignais d'avoir tout perdu. J'ai eu envie de rassurer mon maître, de lui dire : «Arrêtez de pleurer, monsieur Grand, ce n'est pas pour gagner ma vie que je vais vendre mes bouquets au marché, mais surtout pour fiche la paix à ma mère. Et puis je me marre bien quand je vois les Français dépenser leur argent pour acheter des fleurs que la nature leur offre à volonté.» Mais je me garde bien de changer l'image que le maître a désormais de moi: un garçon courageux, plein de bonne volonté. En somme, un enfant bien conforme à la morale.

Les compositions ont bien marché. A la maison, tous les soirs, j'ai résisté à l'envie d'aller jouer avec les autres et j'ai travaillé mes devoirs. Zohra m'a aidé à lire, à calculer, à réciter les poèmes. Mon père surveillait de loin.

Ce soir, en marchant vers la sortie de l'école, le cartable ballant, je savoure déjà les joies de la réussite. Quel plaisir de tout savoir sur le petit doigt, de répondre aux questions avec du zèle! Autour de moi, les autres élèves de la classe commentent les compositions. A quelques mètres devant, Moussaoui marche avec les compatriotes, ceux du fond de la classe.

Une dame arabe a franchi le portail de l'entrée principale. Elle se dirige dans ma direction. Son accoutrement attire les regards. Elle est habillée comme ma mère lorsqu'elle fait la cuisine: un binouar orange, des claquettes aux pieds et un foulard rouge qui lui serre la tête. Autour de son ventre rond, une ceinture en laine. Elle s'approche de moi, me regarde, sourit. Après m'avoir salué en arabe, elle me parle à voix basse comme si elle avait peur d'être surprise par quelqu'un.

– C'est bien toi le fils de Bouzid d'El-Ouricia? C'est vous qui habitez dans les baraques, vers les chalets? Ecoute! J'habite moi aussi à El-Ouricia. Je connais bien ta famille. D'ailleurs, tu diras bonjour à ta mère. Dis-lui : « Djamila te passe le bonjour. » Tu travailles bien à l'école? Ecoute, rends-moi un service : assieds-toi à côté de mon fils Nasser pour l'aider pendant les compositions...

Je commence à comprendre pourquoi elle est venue vers moi.

– Nous sommes tous des Arabes, non? Pourquoi vous ne vous aidez pas? Toi tu aides Nasser, lui il t'aide, etc.

Je connais Nasser. Il ne brille pas beaucoup en classe. Mais qu'y puis-je? Que dois-je répondre à cette femme? Je reste muet, non

pas parce que je juge cette attitude meilleure qu'une autre, mais parce que je suis incapable de penser quoi que ce soit face à cette insolite demande. La dame me fait de la peine. Je comprends qu'elle veuille que son fils soit lui aussi un savant, comme les Français. Elle est toujours là, plantée devant moi, l'air de plus en plus gêné. Elle m'implore au nom de son fils, au nom de notre origine commune, au nom de nos familles, au nom des Arabes du monde.

Non, c'est trop dangereux. Il faut que je le lui dise franchement.

– Je vais demander au maître si ton fils peut se mettre à côté de moi pour les compositions!

Elle croit que je suis naïf, que je n'ai pas compris la complicité qu'elle sollicite.

– Mais tu n'as pas besoin de demander au maître! réplique-t-elle.

– Tu veux que je triche, alors?

– Oh! tu emploies là de grands mots... Il s'agit d'aider mon fils, pas...

Je lui coupe la parole.

– Si tu ne veux pas que je demande au maître, alors je refuse!...

Je poursuis ma route vers la sortie en l'abandonnant à ses balbutiements. Je l'entends me maudire dans mon dos mais n'y prends garde. Pour qui se prend-elle? Maintenant que le maître m'a dans ses petits papiers, elle croit que je vais tricher pendant les compositions. Quelle naïveté! Et la morale, alors? Moi qui, pendant les compositions, prends bien garde à ne pas divulguer mes connaissances, moi qui crains toujours que les autres copient sur moi, qu'ils me volent ce que je sais, ce que j'ai durement enregistré dans ma mémoire... Elle croit, cette pauvre dame, que cela se fait comme ça, on se met les uns à côté des autres, on met en commun les connaissances... et comme ça on est tous premiers de la classe! Non, vraiment, elle est trop naïve. Personne n'empêche son fils de travailler comme moi. Alors pourquoi ne le fait-il pas? Non, madame, vous ne me corrompez pas. En franchissant les portes de l'école, je croise Nasser. Il attend sa mère. Sait-il? Ne sait-il pas? Il me dit au revoir... Une preuve qu'il n'est pas au courant des tractations de sa mère.

– Sur la route du retour, j'interroge Zohra, un peu mal à l'aise malgré les apparences

– Tu l'as vue, la mère à Nasser Bouaffia, quand elle me parlait tout à l'heure?

– Ouais, répond-elle. Qu'est-ce qu'elle te voulait?

– Elle voulait que j'aide Nasser pendant les compositions!

– Ah? Et qu'est-ce que tu lui as dit?

– Je lui ai dit non, pardi! Il fallait que je dise oui?

– Non. T'as bien fait, conclut-elle, sans conviction.

– Tu dis ça pour me faire plaisir...

– Non, dit-elle. Ça ne fait rien.

– Si. Dis-moi!

– Que veux-tu que je te dise?

– Ce que tu penses.

– Et ben, c'est vrai que tu aurais pu l'aider un peu ...

– A faire quoi?
 – A réviser, par exemple. Ou alors à faire des opérations...
 J'hésite pendant une seconde, quelque peu désorienté par les arguments de ma soeur.
 – Oui, mais c'est pas ça qu'elle me demandait. Elle voulait qu'on triche pendant les compositions.
 – Ah ben ça non! répond-elle. Alors là, t'as vraiment bien fait. Le doute d'être un faux frère est écarté définitivement de mon esprit et nous poursuivons notre chemin.
 Nous arrivons au Chaâba. Aussitôt, je cours vers ma mère pour vérifier si elle connaît bien la maman de Nasser.
 – Emma, tu connais Mme Bouaffia?
 – Oui, bien sûr. Son fils Nasser est dans ta classe, elle me l'a dit la dernière fois que je l'ai vue.
 – Tu la connais bien, bien?
 – Très bien. On se connaissait déjà à El-Ouricia.
 Cette fois, j'ai un peu honte. J'aurais peut-être dû proposer mon aide en dehors de la classe. Je serais allé chez Nasser pour l'aider à faire ses devoirs...
 – Pourquoi tu me demandes ça? poursuit-elle.
 – Je l'ai rencontrée à la sortie de l'école, tout à l'heure. Elle m'a dit de te saluer, dis-je pour mettre fin à la conversation.
 Et Emma retourne à sa lessive. Je me prépare en vitesse un goûter et sors dans la cour où règne une agitation coutumière autour de la pompe et de son bassin. La voix sourde de Zidouma résonne contre la façade des baraques.
 – Où est Hacène? lui dis-je.
 – Dans la baraque, je pense, crie-t-elle. Tu crois que je le surveille pour voir où il va?
 Je ne réponds pas à la provocation. Puis elle ajoute:
 – Va voir à la maison, si tu veux.
 Je m'approche de leur caverne, tire le rideau qui bouche la vue lorsque la porte est ouverte et aperçois Hacène. Il est allongé à plat ventre dans un coin de la pièce, les cahiers grands ouverts devant lui, les talons relevés jusqu'aux fesses. Trois de ses petits frères font un rallye autour de la table en marchant à quatre pattes, sucette à la bouche. Lorsqu'ils le percutent, Hacène les repousse du bras, machinalement, sans lever les yeux de ses livres.

Azouz Begag, d'origine algérienne, est né en France dans la banlieue lyonnaise en 1957. Sociologue et romancier, il est actuellement Ministre délégué à la Promotion de l'Égalité des chances du Gouvernement français.

Zidouma entre à nouveau dans l'antre, un seau plein d'eau dans chaque main, passe au-dessus de son fils, renverse quelques gouttes sur lui, sur ses feuilles, en l'enjambant. Lui reste impassible, passe la manche de son bras droit sur le papier gondolé.
 Je m'avance vers lui, embrasse son père qui écoute la radio à côté de la fenêtre.
 – Qu'est-ce que tu fais, Hacène? dis-je, un peu embarrassé par l'ambiance qui règne dans la cabane.
 – Demain, les compositions de notre classe commencent, alors j'essaie de réviser, mais je ne peux pas bien à cause du bruit. Il repousse à nouveau un de ses petits frères qui insiste pour tirer vers lui le livre de géographie. Hacène fait alors un geste un peu brusque et le bébé à quatre pattes se met tout à coup à brailler comme si on l'avait marqué au fer rouge.
 Zidouma se retourne et s'écrie:
 – Tu commences à nous crisper, toi, avec tes papiers au milieu de la maison. Tu peux pas travailler à l'école au lieu de venir te mettre sous mon binouar?
 – C'est les compositions, demain, dit Hacène en français.
 Puis son père, jusque-là muet, intervient:
 – Allez, sortez. Je n'entends plus rien au poste à cause de vous. Allez vous amuser dehors avec vos cahiers.
 Le chef a parlé. Il faut se résigner à aller s'amuser dehors.
 Allez, viens, me dit Hacène en maudissant des yeux ses parents. Puis, lorsque nous nous installons sur les marches, dans la cour, il commente:
 – Après, quand je leur apporte mon classement et que je suis le dernier, ils me tapent dessus... C'est bien fait pour eux.
 – Tu t'en fous, dis-je pour l'encourager. Tiens, tu veux que je te fasse réciter ta leçon de géo?...
 – Ouais, fait-il. Ça, j'arrive jamais à l'apprendre par coeur. J'aime pas.
 – Faut quand même apprendre, conclus-je.

Extrait du roman «Le gone du Chaâba», Azouz Begag, 1986, pp. 73-83, éditions du Seuil, coll. Points, 2005, Paris.
 Texte publié avec l'accord des éditions du Seuil.